

Pourquoi n'y a-t-il pas de sociologie historique internationale ? Why is There No International Sociology? Porque no hay sociología de lo internacional?

Justin Rosenberg

Number 52, Winter 2012

Le renouvellement de la sociologie historique marxiste des relations internationales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1017277ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1017277ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Athéna éditions

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Rosenberg, J. (2012). Pourquoi n'y a-t-il pas de sociologie historique internationale ? *Cahiers de recherche sociologique*, (52), 51–86.
<https://doi.org/10.7202/1017277ar>

Article abstract

Historical sociological studies face a challenge similar to that discussed by Martin Wight in “Why is there no International Theory?” Classical social theorists conceptualized “society” in the ontological singular, leaving their successors with a “domestic analogy” problem which has dogged attempts to provide a social theory of International Relations. Overcoming this problem requires an expansion of the premises of social theory to incorporate those general features of social reality which generate the phenomenon of “the international”. This expansion can be achieved using Leon Trotsky’s idea of ‘uneven and combined development’. Specifically, the existence of ‘the international’ arises ultimately from the “unevenness” of human sociohistorical existence; its distinctive characteristics can be derived from analysis of the resultant condition of “combined development”; and its significance, thus sociologically redefined, entails a conceptualization of ‘development’ itself — one which removes the source of the “domestic analogy” problem for historical sociology.

Pourquoi n'y a-t-il pas de sociologie historique internationale ?

JUSTIN ROSENBERG

Le problème de la sociologie historique en Relations Internationales

Il y a près de 50 ans, Stanley Hoffman suggérait que l'on refonde l'étude des Relations Internationales (RI) sur la base méthodologique de la sociologie historique¹. Le but de l'exercice, selon lui, n'était pas de dissoudre la théorie internationale dans la sociologie ou l'histoire, puisque la théorie internationale évoluait autour d'un noyau analytique – la nature décentralisée du « milieu international » – qui légitimait pleinement ses revendications à ce qu'on la « traite comme une discipline autonome² ». On n'avait pourtant jamais saisi ce noyau de façon adéquate : les réalistes confondirent son autonomie analytique pour une autonomie substantive, réifiant ainsi ses déterminations en un « champ statique³ ».

Les différentes tentatives de contrer cette réification en important des « concepts arrachés à la sociologie, l'économie, la cybernétique, la biologie, et l'astronomie » ont eu tendance à perdre de vue ce noyau analytique qui

1. Merci à Tarak Barkawi, Chris Boyle, Simon Bromley, Alex Callinicos, Beate Jahn, George Lawson, Philip McMichael, Kamran Matin, Benno Teschke, Ken Waltz, Kim Hutchings ainsi que deux lecteurs anonymes pour leurs commentaires et leurs suggestions.

2. Stanley Hoffmann, « International Relations: The Long Road to Theory », *World Politics*, vol. 11, n° 3, 1959, p. 346-377.

3. *Ibid.*, p. 368.

supportait la réification. La solution, selon Hoffman, résidait dans un programme de recherche historique qui établirait de façon inductive ce qui distingue le champ des RI, retracerait ses variations historiques et explorerait ses interrelations avec la politique domestique. Reformulée ainsi, la discipline des RI se libérerait aussi bien des erreurs découlant de la réification réaliste que des vicissitudes extradisciplinaires.

Un demi-siècle plus tard, on trouve un suivi ample et riche du programme de recherche de Hoffman⁴. Pourtant, on porte toujours des accusations à l'endroit de la littérature en sociologie historique : elle reproduirait les mêmes problèmes qu'elle était censée surmonter⁵. Un commentateur a lancé un avertissement quant à l'effet cumulatif que cela pourrait avoir : « de renforcer la séparation de l'«international» et de l'«intérieur»⁶ ». Pourquoi le problème identifié par Hoffmann n'a-t-il pas disparu au contact de la sociologie historique ? Quelle en est la source ? A-t-il une solution ?

Je présente trois arguments pour répondre à ces questions. Premièrement, le problème de Hoffman perdure parce que nonobstant la richesse des contributions en sociologie historique, il manque toujours une définition authentiquement sociologique de l'international. Par «international», je réfère à cette dimension de la réalité sociale qui émerge spécifiquement de la coexistence en son sein de plus d'une société⁷. Par «définition sociologique», je désigne une définition qui formule directement cette dimension comme un objet de la théorie sociale – contenu organiquement à l'intérieur même d'une conception du développement social. En attendant une telle définition, la sociologie historique traitera les phénomènes internationaux comme externes sur le plan théorique – peu importe la signification empirique qu'elle leur accorde dans ses explications concrètes. Bien que l'importance d'une telle définition saute aux yeux, il demeure difficile de la formuler. Pourquoi ?

4. Voir Stephen Hobden, *International Relations and Historical Sociology: Breaking Down Boundaries*, Londres, Routledge, 1998; Stephen Hobden et John Hobson (dir.), *Historical Sociology of International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

5. A. Jarvis, «Societies, States and Geopolitics: Challenges from Historical Sociology», *Review of International Studies*, vol. 19, n° 3, 1989, p. 281-293; Stephen Hobden, *International Relations and Historical Sociology...*, *op. cit.*; Martin Hall, «International Relations and Historical Sociology: Taking Stock of Convergence», *Review of International Political Economy*, vol. 6, n° 1, 1999, p. 101-109; Steve Smith, «Historical Sociology and International Relations Theory», Stephen Hobden et John Hobson (dir.), *Historical Sociology of International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 223-243.

6. M. Hall, «International Relations and Historical Sociology...», *op. cit.*, p. 108.

7. Dans ce texte, j'utilise les termes «international» et «intersociétal» de façon interchangeable – non pas parce que j'écarte le problème de l'anachronisme, mais parce que, comme il deviendra de plus en plus apparent, je recherche cette généralisation sociologique qui, bien qu'à différents degrés d'abstraction, les sous-tend tous deux.

Deuxièmement, j'avance que la raison n'est pas à chercher dans le champ de la théorie internationale per se, mais plutôt à même la tradition de la théorie sociale classique d'où proviendraient les matériaux constitutifs d'une telle définition. Une des forces durables de cette tradition réside dans son ambition holistique prédisciplinaire : les auteurs classiques cherchaient à fournir des théories du développement social dans son ensemble. Peut-être étaient-ils voués à l'échec, mais une des lacunes qui s'est fauflée avec leurs idées a été particulièrement significative pour la théorie internationale. Je soutiendrai que la tradition classique n'a jamais formulé en termes théoriques les dimensions multilinéaires et interactives du développement social en tant que phénomène historique. D'une part, elle a ainsi laissé inoccupé (par la sociologie) le terrain ontologique sur lequel le réalisme viendrait construire son propre édifice de réification géopolitique. D'autre part, elle a légué aux opposants du réalisme une conception problématique de la « société » qui les mena vers un piège – communément appelé l'erreur de « l'analogie domestique⁸ » – chaque fois qu'ils tentèrent d'étendre sa portée explicative en RI. Je suggère que c'est cette circonstance duelle qui empêche de formuler une définition sociologique de l'international. Si tel est le cas, on ne surmontera pas le problème de la sociologie historique en RI tant que le travail inachevé des classiques ne sera pas complété – tant que l'influence de la théorie sociale ne s'étendra pas finalement jusqu'à englober ces propriétés de l'existence sociale qui génèrent le phénomène de l'international.

Encore une fois, cette extension est plus facile à dire qu'à faire. Pourtant, mon troisième argument avance que les moyens d'y parvenir sont déjà disponibles dans l'idée de « développement inégal et combiné » de Léon Trotsky⁹.

Trotsky avait formulé son idée au début du XX^e siècle dans le but d'expliquer la divergence empirique draconienne du développement social russe par rapport aux pronostics du marxisme orthodoxe. Il avançait que le développement capitaliste en Russie n'allait pas réemprunter le cours développemental de ses prédécesseurs anglais et français, et ne pouvait pas le faire. C'était exclu ; d'une part en raison de leurs points de départ sociologiques très différents (produits par un « développement inégal » précédent), et d'autre part parce que le développement russe avait lieu dans des conditions internatio-

8. Hedley Bull, « Society and Anarchy in International Relations », dans Herbert Butterfield et Martin Wight (dir.), *Diplomatic Investigations*, Londres, Allen and Unwin, 1966, p. 35-50.

9. Les comptes rendus existants incluent Isaac Deutscher, *The Prophet Armed, Trotsky: 1879–1921*, Oxford, Oxford University Press, 1954 ; David Horowitz, *Empire and Revolution: A Radical Interpretation of Contemporary History*, New York, Random House, 1969 ; George Novack, *Understanding History: Marxist Essays*, New York, Pathfinder, 1972 ; Baruch Knei-Paz, *The Social and Political Thought of Leon Trotsky*, Oxford, Clarendon Press, 1978 ; Michael Löwy, *The Politics of Combined and Uneven Development: The Theory of Permanent Revolution*, Londres, Verso, 1981 ; Justin Rosenberg, « Isaac Deutscher and the Lost History of International Relations », *New Left Review*, n° 215, 1996, p. 3-15.

nales déjà transformées par l'existence de sociétés capitalistes plus avancées (les sources indigènes du développement russe, dorénavant, se combinant sociologiquement avec leur influence).

Dans les écrits de Trotsky, cet argument local se transforma en une théorisation alternative de la propagation du capitalisme en tant que processus historique. En lieu et place du « monde selon sa propre image¹⁰ » homogène prédit dans le Manifeste du Parti communiste, ce processus faisait en fait proliférer une multiplicité de modes uniques de « développement combiné » dont l'instabilité politique et la connexion internationale avaient pour effet d'altérer fondamentalement les coordonnées sociales et géographiques des crises et opportunités révolutionnaires.

En dernière analyse, cependant, aucun de ces niveaux ne pouvait contenir les implications du « développement inégal et combiné ». Comme l'indiquent ses critiques hésitantes et fragmentaires, mais inévitables, de Marx¹¹, l'idée de Trotsky comportait une affirmation sous-jacente – portant bien au-delà de l'analyse du développement capitaliste – sur la signification de l'international dans l'histoire humaine. J'avancerai que c'est précisément en affirmant que le développement inégal et combiné était intrinsèque au processus historique que Trotsky surmonta les obstacles empêchant une définition sociologique de l'international.

Les généralisations précédentes concernant la sociologie historique ne visent pas à traiter ses réussites de façon réductrice, mais plutôt à souligner l'originalité intellectuelle durable de la conception de Trotsky. Des affirmations axiomatiques telles que « les totalités sociales ne se trouvent qu'à l'intérieur d'un contexte de systèmes intersociétaux¹² », ou que « le changement social à grande échelle à l'intérieur de sociétés est toujours causé en grande partie par des forces opérantes entre elles¹³ », ou encore que la « conception unitaire de la société » est inadéquate au point de rendre problématique l'idée même de « société »¹⁴, sont toutes vraies et valables. En effet, comme l'affirme Friedrich Tenbruck¹⁵, il est rare que l'analyse sociale mette ces affir-

10. Karl Marx et Friedrich Engels, « Manifesto of the Communist Party », *The Revolutions of 1848, Political Writings*, vol. 1, Londres, Verso, 1973, p. 71.

11. Dans *Histoire de la Révolution Russe*, Trotsky suggère que Marx commet l'erreur de l'analogie domestique. À propos d'un commentaire de Marx, il affirme que celui-ci a pris « son point de départ méthodologique non pas de l'économie mondiale dans son ensemble, mais du seul pays capitaliste-type » Léon Trotsky, *The History of the Russian Revolution*, New York, Pathfinder, 1980, p. 378.

12. Anthony Giddens, *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge, Polity Press, 1984, p. 164.

13. Theda Skocpol, « A Critical Review of Barrington Moore's Social Origins of Dictatorship and Democracy », *Politics and Society*, vol. 4, n° 1, 1973, p. 1-34.

14. Michael Mann, *The Sources of Social Power, Volume I: A History of Power from the Beginning to AD 1760*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 13.

15. Friedrich Tenbruck, « Internal History or Universal History? », *Theory, Culture & Society*, n° 11, 1994, p. 75-93.

mations en pratique de façon appropriée. Ainsi donc leur valeur n'est en rien diminuée lorsqu'on note qu'il faudrait toujours les mettre en évidence. Toutefois, il n'est pas toujours évident de saisir comment la série de circonstances auxquelles elles font allusion (c.-à-d. l'international) découle de la nature du développement social, plutôt que d'avoir à subir un rattachement post-hoc qui reconnaît l'international, sans le saisir analytiquement. C'est peut-être la régularité de ce résultat qui a valu à ces auteurs, malgré leurs réussites, l'accusation constante d'attacher une conception essentialiste et réaliste de l'international à la sociologie historique¹⁶. Il est par conséquent symptomatique que dans aucun des cas mentionnés ci-haut les interpolations variées de l'international (soit en elles-mêmes ou par leur adoption en RI) n'aient produit de définition sociologique de l'international. En ce sens, et bien que cette perception soit demeurée implicite et quelquefois tailladée dans ses propres écrits, l'idée de Trotsky demeure plus originale et plus avancée que celles de ses successeurs.

La lacune classique

Avant de continuer, il nous faut clarifier ce qui manque à la théorie sociale classique et définir comment cette omission pourrait bien être ce qui sous-tend le problème de la sociologie historique encore aujourd'hui en RI. On peut aborder la première de ces tâches en se rappelant la question posée par Martin Wight : « Pourquoi n'y a-t-il pas de théorie internationale¹⁷ ? » Wight cherchait les fondements d'une théorie normative des RI dans la philosophie politique classique. Il ne les a pas trouvés. Une chose est sûre : cette tradition a vu se former autour d'elle une pénombre importante de spéculation internationale – les écrits des irénistes et des machiavéliens, de juristes et d'hommes d'État ainsi que ce que Wight appelle la « parerga » des philosophes politiques. Cependant, les idées composant cette pénombre étaient, rapporta-t-il, en général superficielles et répétitives. Le silence théorique quant à l'international devint plus lourd au fur et à mesure qu'il passait de la pénombre vers le noyau de la pensée classique. Wight en conclut que la théorie internationale ne possédait pas ses propres classiques. La tradition intellectuelle qui aurait pu les voir émerger, la philosophie politique clas-

16. A. Jarvis, « Societies, States and Geopolitics... », *op. cit.*, p. 281-293; Barry Buzan et Richard Little, « Why International Relations has Failed as an Intellectual Project and What to do About it », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 30, n° 1, 2001, p. 19-39; Steve Smith, « Historical Sociology and International Relations Theory », *op. cit.*, p. 223-243; Fred Halliday, « For an International Sociology », Stephen Hobden et John Hobson (dir.), *Historical Sociology of International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 244-264; Stephen Hobden, « International Relations and Historical Sociology... », *op. cit.*; S. Hobden et J. Hobson (dir.), *Historical Sociology of International Relations*, *op. cit.*

17. Martin Wight, « Why is There No International Theory? », dans Herbert Butterfield et Martin Wight (dir.), *Diplomatic Investigations*, Londres, Allen and Unwin, 1966, p. 17-34.

sique, avait elle-même constitué l'international en position marginale, une conséquence, seulement « parerga ». C'est la circonstance qui donna une force contre-intuitive à la question : « Pourquoi n'y a-t-il pas de théorie internationale ? »

Qu'advierait-il si nous reformulions la question de Wight comme suit : « Pourquoi n'y a-t-il pas de sociologie historique internationale ? » Est-ce que les fondements de cette entreprise, que nous pourrions trouver dans la théorie sociale classique telle qu'elle s'est développée aux XVIII^e et XIX^e siècles, seraient plus substantiels ?

Aussi remarquable qu'il puisse paraître, aucun des théoriciens majeurs du social n'a incorporé systématiquement le fait de la coexistence et de l'interaction intersociétale dans sa conception théorique de la causalité sociale – soit en ce qui concerne l'explication de la constitution des ordres sociaux, soit pour théoriser le processus dynamique de leur développement historique continu¹⁸.

Bien entendu, ils ont écrit à propos de problèmes internationaux. Les articles de Marx sur les Britanniques en Inde sont seulement les sujets les plus connus au sein d'une œuvre sur les affaires internationales qui inclut une couverture considérable de la seconde guerre de l'opium et plus de 800 pages portant sur la question orientale. De plus, on a souvent utilisé les idées classiques pour mettre en lumière divers éléments de la sphère internationale. Par exemple, Georg Schwarzenberger s'est tourné vers les écrits sociologiques de Ferdinand Tönnies pour y trouver la distinction entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* qui est devenue un point de référence central dans la caractérisation de la « société internationale » mise de l'avant par l'École anglaise. Aussi, quelques classiques se sont forgé une réputation appréciable au sein de la théorie internationale – les écrits de Max Weber sur l'État lui ont valu le sobriquet de « père du réalisme moderne ».

Pourtant, ce qui ressemble à première vue à une pénétration multiple de la théorie internationale par la théorie sociale classique révèle néanmoins, lorsque nous l'examinons de plus près, une étrange déconnexion interne. Les écrits de Marx sur les incursions européennes aux Indes, en Chine et au Moyen-Orient tiennent le contexte international de celles-ci pour acquis – il est détaillé sur le plan empirique, mais il n'est pas conceptualisé sur le plan théorique. Dans *Le Capital*, Marx se positionne à un niveau d'abstraction

18. Ma liste de ces théoriciens inclurait : Montesquieu, Rousseau, Smith, Condorcet, Malthus, Saint-Simon, Comte, Tocqueville, Marx, Mill, Spencer, Tönnies, Weber, Durkheim, Pareto et Simmel. Toutes les listes sont sélectives. Du point de vue de l'argument ici défendu, une addition à celle-ci ne serait significative que si elles en ébranlaient l'affirmation centrale : qu'aucune théorie classique du développement social n'a incorporé explicitement le fait de la coexistence intersociétale dans ses fondements théoriques.

théorique qui laisse délibérément de côté ce même contexte : « dans le but d'examiner l'objet de nos investigations dans son intégrité, libre de toutes les perturbations amenées par des circonstances secondaires¹⁹ ». Entretemps, l'utilisation de la distinction entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* est au mieux un redéploiement analogique de l'idée de Tönnies qui lui retire entièrement son sens original (non pas une distinction sectorielle entre des sphères domestique et internationale contemporaines, mais plutôt un contraste historique entre sociétés pré-bourgeoises et bourgeoises). Et Weber ? Weber a produit de nombreux idéaux-types développementaux de l'action sociale spécifiques à des religions mondiales particulières ; il a aussi produit (voir la fameuse thèse de l'« éthique protestante ») des idéaux-types du processus historique par lequel une totalité culturelle donnée pourrait muter de façon endogène en une autre, différente ; pourtant nulle part n'a-t-il produit un idéal-type développemental de la logique reproductive d'une culture et des effets de la coexistence d'autres cultures et de la pression qu'elles exercent. Mais pourquoi pas ? S'il est possible de théoriser la différence et le changement, pourquoi pas l'interaction et le rôle de l'interaction dans la production de la différence et du changement ?

Ce cas est en fait général : dans la tradition sociologique classique, nous trouvons des théorisations dynamiques du changement interne dans le temps historique (la séquence des formes de société ancienne, médiévale et moderne) ; et nous trouvons des théorisations comparatives des différences externes d'un espace culturel à l'autre (mettre en contraste les structures sociales européennes avec les sociétés ottomane, chinoise et indienne entre autres). Ce que nous ne trouvons pas, cependant, c'est un rassemblement de ces moments d'analyse dynamique et comparative dans le but de théoriser une dimension intersociétale spécifique du changement social – et ce même dans les instances où, comme dans les analyses de l'expansion capitaliste de Marx, l'objet d'analyse implique nécessairement plus d'une société. « Recherche », avait laconiquement écrit Theda Skocpol : « Une perspective intersociétale²⁰ ». Elle avait raison. Dans la tradition classique, la multiplicité interactive du développement social en tant que processus historique n'entre pas dans la théorisation formelle du développement.

Le parallèle avec l'énigme de Wight est donc étrange : alors que la théorie sociale classique offre plusieurs ressources pour l'enrichissement de la théorie internationale et ouvre de nombreuses perspectives sur ses préoccupations

19. Karl Marx, *Capital Volume I*, Harmondsworth, Penguin, 1976, p. 727.

20. T. Skocpol, « A Critical Review of Barrington Moore's... », *op. cit.*, p. 28.

centrales, elle n'aborde pas intellectuellement ces préoccupations. Purement et simplement, il n'y a pas de théorie sociale classique de l'« international ».

En quoi cela est-il pertinent à l'étude des RI aujourd'hui? Considérons la forme intellectuelle du problème qui se pose aux études de sociologie historique en RI. Elles sont aux prises, en effet, avec une séparation méthodologique entre des explications sociologiques et géopolitiques: les premières raisonnent à partir de la nature des sociétés, les secondes à partir des conditions générées par leur coexistence. Les tentatives pour pallier cette déconnexion provenant du côté sociologique ont trop souvent résulté en arguments réductionnistes qui achoppent sur une incapacité à expliquer les impératifs géopolitiques communs à des sociétés aux formes disparates. Ce résidu inexpliqué a lui-même semblé légitimer la contre-assertion d'une théorie « géopolitique » distincte formulée, à son tour, en isolation d'une théorie du développement social plus générale. Cette « grande division »²¹ s'étend des limites de la discipline (la distinguant des autres), jusqu'à son noyau définitionnel: on peut soutenir que la tension entre les conceptions réductionnistes et réifiantes de l'international sous-tend l'oscillation perpétuelle entre l'« idéalisme » et le « réalisme » qui a caractérisé le développement historique de la discipline. De Skocpol à Teschke, cette même division a obstinément résisté aux meilleurs efforts des sociologues historiques – les renvoyant, en dernier lieu, à des conceptions proto-réalistes de l'international²². Le problème de Hoffman en est donc un auquel nous faisons face encore aujourd'hui. Ce n'est pas pour rien que Kenneth Waltz a conclu que « les étudiants de la politique internationale feront bien de se concentrer sur des théories séparées de la politique interne et externe jusqu'à ce que quelqu'un trouve un moyen de les unifier »²³.

Est-ce là une solution? Après tout, chacune de ces formes d'explication – sociologique et géopolitique – propose de théoriser systématiquement le phénomène même que l'autre externalise comme variable contingente. Le fait qu'elles apparaissent comme incommensurables sur le plan méthodolo-

21. Ian Clark, *Globalization and International Relations Theory*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

22. Pourquoi proréaliste? Je n'utilise pas ce terme de façon polémique, mais plutôt pour souligner un défi intellectuel partagé. Sans une définition sociologique de l'international, même les comptes rendus antiréalistes se limiteront ultimement à mettre en lumière des formes historiques changeantes de l'international – laissant non théorisée l'existence préalable du phénomène lui-même. Puisque les conséquences générales de ce dernier doivent trouver le chemin de retour pour réintégrer toute explication historique, leur réapparition (non théorisée) ne peut que rouvrir l'espace pour une logique géopolitique séparée et supra-sociologique. Cela – et seulement cela – est ce que je veux dire lorsque je décris les approches critiques existantes, incluant mon propre travail antérieur, comme « proréalistes ». Et c'est aussi pourquoi (nonobstant les dangers d'essentialisme et d'an historicisme), je donne une signification *stratégique* à la recherche d'une définition sociologique de l'international *per se*.

23. Kenneth Waltz, « *Reflections on Theory of International Politics: A Response to my Critics* », dans R. Keohane (dir.), *Neorealism and its Critics*, New York, Columbia University Press, 1986, p. 340.

gique pourrait dès lors pointer vers des conclusions tout à fait différentes. Cela pourrait vouloir dire que dans leurs formes existantes, chacune d'elles – la sociologique tout comme la géopolitique – reflète une abstraction intellectuelle partielle du processus historique. Si tel est le cas, alors aucun équilibre des deux, même ingénieux, ne surmonterait le problème théorique reflété par leur existence séparée. Les étudiants attendraient en vain l'unification de ces abstractions également difformes. Quelque chose de plus fondamental serait en fait requis : une re-conceptualisation du processus historique qui redécouvre les dynamiques géopolitiques du comportement « international » à l'intérieur du processus de développement social dans son ensemble.

Nous revenons donc à ce desideratum de base – une définition sociologique de l'international. Que viserait exactement une telle définition ? Est-elle seulement possible ? Une reconstruction de l'idée de Trotsky est nécessaire pour formuler les réponses à ces questions. Inégal, combiné, développement : en prenant chacun de ces termes un à un, je vais soutenir les arguments suivants : le phénomène de l'international émerge de l'inégalité sociohistorique de l'existence humaine ; on peut expliquer ses caractéristiques distinctives en analysant la condition résultante du « développement combiné » ; sa signification, bien que redéfinie sociologiquement, nécessite une reconceptualisation du « développement » en tant que tel – une reconceptualisation qui supprime, en fait, la source du problème de l'« analogie domestique » pour la sociologie historique.

Le développement inégal

« L'inégalité, écrit Trotsky, [est] la loi la plus générale du processus historique²⁴ ». Étant donné la méfiance qui règne en sciences sociales envers les « lois de l'histoire », nous devrions d'abord noter que le terme « loi » réfère ici en premier lieu non pas à une détermination causale, mais plutôt à une généralisation descriptive²⁵ : à n'importe quel point historique donné, le monde humain se compose d'une variété de sociétés, de tailles, formes culturelles et niveau de développement matériel différents. Empiriquement parlant, le développement social n'a jamais emprunté une seule trajectoire. En conséquence, si nous devons conceptualiser ce phénomène dans sa généralité, nous devons commencer par reconnaître qu'il a toujours supposé une multiplicité d'instances, de niveaux et de formes de société temporellement coexistantes.

Quelles sont les sources et les dimensions de cette inégalité ? Trotsky ne les a jamais formulées de façon explicite ; la plupart des exemples qu'il a

24. Léon Trotsky, *The History...*, op. cit., p. 5.

25. B. Knei-Paz, *The Social and Political...*, op. cit., p. 89.

étudiés appartiennent à la période moderne, laissant incomplète n'importe quelle affirmation que nous voudrions faire sur la généralité transhistorique du phénomène. Si nous voulons corriger cela, il serait peut-être utile d'examiner la configuration concrète du développement inégal à un moment historique donné. Eric Wolf a fait un exercice similaire, dans lequel il suit un «voyageur imaginaire», parcourant le monde en l'an 1400²⁶. Commençons par ce compte rendu, puisqu'enterré sous la diversité empirique évidente du monde humain à n'importe quel moment historique, on trouve un indice théorique d'une grande importance.

Le voyageur imaginaire de l'an 1400 de Wolf aurait rencontré un large éventail de niveaux et de types d'existence sociale parmi la population de 400 millions d'êtres humains vivants à ce moment. À l'origine, des bandes de chasseurs-cueilleurs avaient peuplé les continents. Il y a 10 000 ans, ils «comptaient pour environ 10 millions, 100 % de la population de la planète²⁷». En 1400, la propagation de formes variées d'existence agraire et pastorale avait toutefois dilué cette prépondérance originale. Confinées aux marges internes et externes de l'expansion de ces dernières, les bandes de chasseurs-cueilleurs coexistaient maintenant avec elles en tant que fraction diminuée du tout démographique. Elles formaient une majorité seulement dans quelques régions – en Australie, dans quelques régions des Amériques et du Sud-Est asiatique, et dans «un grand cercle circumpolaire s'étendant de la Baltique jusqu'à la Sibérie²⁸», où elles auront survécu pour former une partie du compte rendu du développement inégal de la Russie mis de l'avant par Trotsky à son époque: «... le développement humain – de la sauvagerie primitive des forêts du nord où les hommes mangent du poisson cru et vénèrent les arbres, jusqu'aux relations sociales les plus modernes de la ville capitaliste²⁹...».

«Pour comprendre le monde de l'an 1400, écrit Wolf, nous devons commencer par la géographie³⁰», c'est-à-dire avec le mode de variation géologique et climatique de la Terre elle-même. Cette inégalité écologique naturelle promeut des formes différentes de subsistance humaine dans des lieux différents. Par-dessus tout, la «dichotomie [sociale] entre la steppe et la semence [qui] a donné forme à une grande partie du cours de l'action humaine dans le vieux monde» s'orientait autour de la grande ceinture aride de steppe et de désert qui s'étendait de l'Afrique du Nord jusqu'à la Mon-

26. Eric Wolf, *Europe and the People without History*, Berkeley, University of California Press, 1982.

27. Carleton, S. Coon, *The Hunting Peoples*, Harmondsworth, Penguin, 1976, p. 13.

28. Jacquetta Hawkes, *The Atlas of Early Man*, Londres, Macmillan, 1976, p. 45.

29. B. Knei-Paz, *The Social and Political...*, op. cit., p. 77.

30. E. Wolf, *Europe and the People without History*, op. cit., p. 25.

golie, intercalant un vaste habitat de pastoralisme nomade entre les zones majeures de culture intensive dans le nord-ouest tempéré (Europe) et les régions subtropicales de l'Afrique de l'Ouest, du nord de l'Inde et de la Chine.

Dans la plupart des cas, c'était l'agriculture et son expansion qui avait posé la base de la formation de l'État, de l'émergence des villes et des manufactures, et du développement des cultures lettrées. En 1400, au moins cinq zones culturelles majeures, dont l'émergence remontait à des époques différentes, coexistaient maintenant à différents endroits du globe, se développant de façons radicalement différentes. Démontrant «des morphologies d'État et de société manifestement différentes³¹», on comptait parmi celles-ci la bureaucratie centralisée chinoise, les multiplications cellulaires des communautés de caste indiennes, la «vaste caténaire de villes» soutenant les réseaux commerciaux du monde islamique ; les inféodations et sous-inféodations crénelées de la Chrétienté ; et – si différente de celles-là au point de brouiller n'importe quelle définition unitaire de «civilisation» – les mondes de l'Amérique centrale et du Sud : des routes sans roues, des villes sans écriture, des bâtiments de pierre sans métallurgie développée, de l'agriculture sans domestication d'animaux.

Toutefois, des variations importantes se produisaient non seulement entre les civilisations, mais également en leur sein. Chaque zone culturelle comprenait une multiplicité d'entités politiques possédant chacune son mode individuel de développement, ajoutant un axe de différenciation interne supplémentaire à l'inégalité générale. La «Chrétienté» contenait les deux extrêmes : la République de Florence, minuscule et riche d'une part, et la Moscovie autocratique, vaste et non développée de d'autre part. La civilisation chinoise comprenait non seulement la Chine, mais aussi, entre autres, le Japon, la Corée et le Viêt-nam – nonobstant le fait que les trois avaient, en l'an 1400, développé des variations culturelles uniques qui les plaçaient socioculturellement à l'écart l'un de l'autre, ainsi que de la Chine même.

Finalement, ce que nous pourrions appeler une simultanéité a-synchrone se superposait à ces inégalités qualitatives : toutes les sociétés coexistant en 1400 se trouvaient à des points particuliers et différents de leurs propres vies historiques. Dans les Amériques, les Aztèques et les Incas en étaient toujours aux stades précoces de la construction des empires qui connaîtraient une fin abrupte avec l'arrivée des Espagnols un siècle plus tard. Les Turcs ottomans, pendant ce temps, avaient encore un long chemin historique

31. Anderson décrit ainsi le contraste entre la Chine et le monde islamique, voir Perry Anderson, *Lineages of the Absolutist State*, Londres, Verso, 1974, p. 547.

devant eux. Mais à ce moment, ils n'étaient établis eux aussi que depuis une centaine d'années dans ce qui devint leur cœur anatolien ; même s'ils s'étaient déjà avancés profondément dans les Balkans, leur empire en développement n'avait pas encore la forme institutionnelle distinctive connue des historiens. Pendant ce temps, l'Empire byzantin, dix fois plus vieux et victime des invasions récentes des Turcs, était réduit à une redoute qui s'étendait à peine au-delà des murs de Constantinople. Byzance jouit en fait d'un dernier sursis à son exécution lorsque Timur écrasa soudainement le pouvoir ascendant des Ottomans en 1402. Ailleurs, les campagnes de Timur en 1398-1399 avaient déjà écrasé le règne défaillant du Sultanat de Delhi. Contrairement aux Ottomans, le Sultanat de Delhi ne se relèverait pas. Le nord de l'Inde se fragmentait maintenant davantage – au moment même où la Chine de Ming (que Timur planifiait d'envahir au moment de sa mort en 1405) complétait son rétablissement interne à la suite de l'expulsion des Mongols.

La description de Wolf est beaucoup plus riche que ce qui en est donné ici. Mais nous pouvons déjà voir sa pertinence pour notre propos si nous construisons de façon renversée un aspect de son assemblage. Partant de la base la plus générale, naturelle, de l'inégalité, il découvre d'autres différenciations un axe après l'autre : des bases de subsistance différentes – chasse, pastoral, agriculture ; puis, à l'intérieur de cette dernière, des civilisations différentes elles-mêmes composées de parties différentes, chacune coexistant avec toutes les autres mais à des points différents dans leur temporalité différente propre. Cela demeurerait valide, mais à l'intérieur d'une configuration différente, à n'importe quel moment que nous choisirions de prendre comme instantané synchronique du développement social humain en tant que processus historique. «[L]'inégalité du développement historique», écrit Trotsky en interpolant cet axe temporel, «est elle-même inégale³²».

Que pouvons-nous inférer de tout cela ? En effet, comment pouvons-nous distiller un point théorique général à partir de cette complexité empirique sans fin du monde en l'an 1400 (surtout si nous gardons en tête que ces axes de variation et de particularité multipliés s'étendent bien au-delà des 4 ou 5 que nous avons choisis d'énumérer) ? La réponse, c'est que la complexité est ce point théorique – la complexité non pas conçue comme un fouillis sans mode, mais comme une différenciation interne de parties, à travers plusieurs dimensions, mais à l'intérieur d'un tout ontologique. En effet, le monde humain est un tel tout ontologique. En l'an 1400, il n'était pas un tout intégré sur le plan causal. Mais il était néanmoins un tout ontologique, délimité qualitativement par ses propres caractéristiques à l'intérieur du plus

32. Léon Trotsky, *The Third International After Lenin*, New York, Pathfinder, 1970, p. 15.

grand et continu processus de l'évolution biologique, et aussi délimité dans le temps par l'étendue immémoriale mais ultimement finie de son existence jusqu'à maintenant. Sa texture est en effet radicalement inégale. Cette observation, évidente en tant qu'affirmation empirique, est, de façon surprenante, conséquente en tant que prémisse théorique. Une fois que nous avons dit cela, on peut concevoir le fait supposé irréductible de la fragmentation politique qui sous-tend la problématique distinctive de l'international comme une incarnation d'une propriété sociohistorique analytiquement plus générale de l'existence humaine – son inégalité intrinsèque. Cette propriété plus générale trouve une expression simultanée non seulement dans cette multiplicité quantitative, mais également dans les multiplicités qualitatives des formes socioculturelles, des niveaux développementaux, des échelles géographiques et des temporalités historiques.

« Sur le plan du monde dans son ensemble, écrit l'historien Colin Platt, ... il n'y a pas de séquence politique, économique ou culturelle qui soit, de façon convaincante, universelle dans son application³³. » Cela est vrai ; et pourtant cette assertion négative peut également être porteuse d'une formulation théorique positive. Comme l'exprime Alice Beck Kehoe :

À partir du moment où l'Homo sapiens s'est propagé à pratiquement toutes les régions du monde, vers la fin de l'ère Pléistocène, l'adaptation à une grande diversité environnementale jumelée aux expériences historiques diverses de l'échange, des épidémies, des guerres, etc., ont créé la grande variété des sociétés contemporaines. Les théoriciens du XIX^e siècle qui croyaient que notre espèce avait suivi une ligne unique et évolutionniste de développement culturel partant des sociétés simples et allant vers les sociétés complexes, des chasseurs-cueilleurs aux économies urbaines agro-commerciales, ne réalisaient pas que le grand principe évolutionnaire d'adaptation doit produire la diversité³⁴...

Donc, il n'y a peut-être pas lieu de continuer à être aussi prudent que nous l'étions lorsque nous avons introduit l'idée d'une « loi » de l'inégalité – puisque, alors que le mode concret de diversité socioculturelle à n'importe quel moment est contingent, le fait de cette diversité ne l'est pas.

Il reste un dernier point à tirer de cette discussion portant sur le monde de l'an 1400. Plus tôt, nous avons noté quelques exemples de simultanéité a-synchrone – le fait que les sociétés qui coexistent collectivement à un point du temps en sont néanmoins, individuellement, à différents moments dans les temps différents de leurs propres histoires. De tels exemples fournissent le matériel pour ce que l'anthropologue Jaquetta Hawkes a nommé « l'étude de la contemporanéité³⁵ ». Il pourrait sembler que cette étude, du

33. Colin Platt, *The Atlas of Medieval Man*, Londres, Macmillan, 1979, p. 11.

34. Alice Beck Kehoe, *Humans: An Introduction to Four-Field Anthropology*, Londres, Routledge, 1998, p. 107.

35. J. Hawkes, *The Atlas of Early Man*, op. cit., p. 199.

moins à ses marges, se nourrisse d'une vaine curiosité. L'intersection temporelle des histoires de Byzance et de l'Empire ottoman a une signification évidente puisqu'elle forme la matrice d'une interaction causale importante et directe. Le contraste simultané des destinées ottomane et méridienne semble moins significatif, bien qu'elles puissent minimalement être mises en contact en tant que parties reliées de l'histoire générale d'une formation sociale unique appelée Islam. Même l'observation que Confucius, Lao-Tse, Bouddha, Zoroastre et Pythagore étaient presque tous vivants au même moment du VI^e siècle av. J.-C. pourrait indiquer quelque processus développemental plus large se reflétant, d'une certaine façon, dans leur presque simultanéité. Mais vraiment, qu'importe que, comme Hawkes nous le rappelle aussi, la première unification de la Chine ait coïncidé avec les Guerres puniques, ou que la vie historique de Byzance et de la civilisation de la Mésopotamie fussent à peu près co-terminales³⁶? Sans rapports causaux, ces coïncidences temporelles peuvent difficilement contribuer à une forme ou une autre d'explication historique.

Pourtant, elles ont un intérêt qui n'est pas aussi infertile qu'il y paraît. Elles évoquent en effet, d'une façon clignotante et fragmentée, la configuration plus large du développement inégal en tant que tout social et géographique. Mettant en lumière la comparaison entre deux ou plusieurs points distants dans cette configuration, elles montrent simultanément et nécessairement (par cette même « distance » entre les points ainsi mis en rapport) l'existence plus large de cette dimension de la réalité sociale, l'escarpement de ses contrastes, les différences d'échelle et de forme, les discontinuités abruptes, les points de rapport inédits et des parallèles sans relation, inopinés, qu'on peut y trouver. La vraie signification de la corrélation par Hawkes des histoires byzantine et mésopotamienne ne se trouve donc pas dans une affirmation causale (puisque'on ne peut en tirer aucune), mais plutôt dans la perception ontologique de cette dimension plus large qu'elle mobilise momentanément. Elle nous invite à imaginer la réalité humaine unique qui les contient toutes deux à ce moment de son histoire.

Il semble donc que nous ayons établi deux choses. Premièrement, et en un sens plus fort que ce que nous avons osé proposer au départ, il a émané que l'inégalité est en effet une loi universelle. Non seulement elle caractérise de façon descriptive le processus général du développement social humain à chacun des points du temps historique, mais de plus, les bases socio-écologiques de la subsistance humaine sont telles (fondées comme elles le sont

36. *Ibid.*, p. 141, 180, 212.

dans l'adaptation créative à un monde naturel varié) qu'elle doit nécessairement le faire.

Deuxièmement, nous avons aussi pu voir que le concept d'inégalité contient une prémisse ontologique de « plus-d'un ». Cela étend le référent du terme de « développement » à l'espace conceptuel d'instances multiples qui enveloppe le noyau logique de toute idée de l'international. En faisant cela, cependant, il nous est révélé que le niveau du nombre (instances multiples) n'est qu'une dimension parmi tant d'autres où s'exprime cette multiplicité essentielle de l'idée. Il en est ainsi puisque l'inégalité de développement vise aussi la multiplicité de la forme culturelle, de l'échelle géographique, du niveau de développement et de la temporalité historique distribués sur (et également à l'intérieur de) ses instances.

Le prédicat de l'inégalité nous fait franchir deux pas de plus vers une définition sociologique de l'international. Il nous permet de dériver le fait de « l'internationalité » d'un trait sociologique antérieur et plus général de l'existence humaine. Aussi, il invoque simultanément à l'intérieur même du concept de développement cette ontologie du « plus-d'un » qui a toujours étendu l'espace analytique de l'international bien au-delà de la portée des théories sociales unilinéaires.

Pourtant, nous avons aussi vu que l'idée d'inégalité postule également l'existence d'une certaine qualité unitaire au phénomène général dont elle décrit la différenciation interne. Ici se trouve la limite de ce que nous avons pu établir jusqu'à maintenant. Dans l'exemple que nous avons donné, cette unité était chronologique, et elle était construite presque complètement de façon artificielle. Dans notre compte rendu, les sociétés qui composaient le monde humain en 1400 étaient liées en vertu de leur coexistence à un moment historique donné. Pourtant, même si nous assouplissions cette synchronicité rigide en un flot de temps historique diachronique, le concept d'inégalité tel que développé jusqu'à maintenant ne serait pas en mesure par lui-même de compléter la définition sociologique de l'international. La multipolarité statique se transformerait en une multilinéarité dynamique.

Nous pourrions voir les différentes instances de développement émerger et disparaître à l'intérieur du cadre commun – s'étendant, se contractant, mutant et changeant leurs positions relativement aux autres dans la constellation changeante que forme maintenant le tout en mouvement. Et pourtant nous ne serions toujours pas sortis de l'espace abstrait d'une analyse comparative. Dans l'espace réel du temps historique, toutefois, la coexistence spatio-temporelle de sociétés est également la matrice de leur interrelation concrète. C'est pourquoi Trotsky postule que l'inégalité donne lieu au

«développement combiné». Ce qu'il veut dire, c'est que le développement n'est pas seulement différencié: il est aussi, en conséquence et intrinsèquement, interactif. Avec cet ajout, nous pouvons aller au-delà d'une dérivation sociologique de «l'international» et au-delà de l'identification de son espace conceptuel: nous pouvons commencer à formuler sa substance relationnelle.

Le développement combiné

Ici, encore une fois, nous rencontrons d'emblée les limites inhérentes à l'idée de Trotsky. Le terme de «développement combiné» a un sens bien particulier dans ses écrits. Il renvoie au résultat sociologique des pressions capitalistes internationales sur le développement interne de sociétés non capitalistes – plus précisément l'«amalgame³⁷» sociologique de formes capitalistes et non capitalistes résultant de ces pressions. Comme nous venons de le voir, l'inégalité a une signification plus large et plus profonde que la simple coexistence de pays plus ou moins industrialisants; la même chose s'applique ici. Trotsky affirmait que le développement combiné était une propriété intrinsèque émergente du développement inégal. Il affirmait également (et avec raison, avons-nous tranché) que le développement inégal était une loi universelle. Le phénomène du développement combiné doit donc aussi avoir une existence plus générale. Si tel est le cas, Trotsky ne l'a pas complètement expliqué. Nous devons reconstruire le sens de ce concept non pas comme une abstraction concrète de l'impact international de la société capitaliste, mais comme une abstraction générale de la signification de la coexistence intersociétale per se.

Encore une fois, le poids causal de cette «loi» – que les sociétés ne se développent pas en isolation – est variable; on ne peut spécifier dans l'abstrait l'échelle relative ou la forme qualitative de son influence. Sa valeur descriptive, toutefois, est comme celle de l'inégalité: presque universelle. «Fût-il un temps, demande Eric Wolf de façon rhétorique, où les populations humaines existaient indépendamment de relations plus larges et englobantes, sans être affectées par des champs de force plus larges³⁸?» Des sociétés complètement isolées de tout contact extérieur ont toujours, arguait-il, constitué des exceptions temporaires – comme le naufrage de leur équivalent individuel tout aussi mythique, Robinson Crusoé.

En contraste, la norme historique n'est pas seulement que les sociétés coexistent de manière passive, mais plutôt que la «diplomatie» – dans le sens large de la gestion négociée des relations intersociétales – a été un élé-

37. Léon Trotsky, 1905, Harmondsworth, Penguin, 1971, p. 67.

38. Eric Wolf, *Europe and the People without History*, op. cit., p. 18.

ment institutionnalisé présent dans pratiquement tous les types (et les cas) de sociétés. Le fait est bien connu : cette circonstance remonte aussi loin qu'existent des archives écrites ; « l'un des documents historiques les plus anciens des Sumériens, la "Stèle des Vautours"... est l'enregistrement du texte d'un traité³⁹... ». Ce qui est peut-être encore plus remarquable – parce que cela suggère que le phénomène est fondé dans la condition même de la coexistence intersociétale, plutôt que dans une forme historique ou un niveau de développement donné – est sa prévalence dans le monde connu des cultures orales. Comme le dit Ragnar Numelin dans une étude empirique détaillée de celles-ci : « Tant que des communautés humaines ont existé côte à côte... il y a eu évolution de certaines formes rudimentaires d'usage diplomatique... la pensée internationale, ou intertribale, est aussi vieille que l'existence de communautés politiques séparées et indépendantes⁴⁰... ».

De telles déclarations tracent généralement une ligne de démarcation entre la fin de la théorie sociale et le début de la théorie internationale. Comme nous l'avons vu toutefois, étant donné que les conditions qu'elles décrivent émergent de déterminations intrinsèques au développement même, nous devons plutôt dériver ses implications à l'intérieur même de l'argument que nous déployons à propos des prémisses de la théorie sociale. En traversant cette ligne, donc, nos pieds doivent demeurer au sol. Nous devons néanmoins pousser l'argument plus avant.

L'inégalité de développement, avons-nous dit, suppose la multiplicité ; et cette multiplicité, avons-nous ajouté, s'exprime partout dans une condition de coexistence intersociétale d'où émerge la diplomatie. Mais si tel est le cas, ce que nous disons vraiment, en matière de théorie sociale, c'est que les conditions de reproduction qui définissent l'existence concrète d'une société donnée ne se limitent pas aux structures « internes » des relations sociales qui formaient le point de départ de la théorie sociale classique. Elles incluent toujours, en vertu du seul fait de la coexistence intersociétale, ces conditions externes qui constituent l'objet de la gestion diplomatique.

La prémisses de l'inégalité a déjà étendu le référent du « développement » sur ce terrain plus vaste. Nous devons maintenant examiner comment son corolaire – le développement combiné – ajuste la conception sous-jacente de causalité sociale avec ce que cette extension préalable avait révélé.

Nous pouvons illustrer ce point en considérant pour un moment l'histoire « internationale » de cette société qui, dans les écrits de Trotsky, fourni-

39. Peter Barber, *Diplomacy: The World of the Honest Spy*, Londres, The British Library, 1979, p. 8.

40. Ragnar Numelin, *The Beginnings of Diplomacy: A Sociological Study of Intertribal and International Relations*, Londres, Oxford University Press, 1950, p. 13, 168-169.

rait l'archétype du développement combiné moderne, la Russie. Contrairement à Trotsky, toutefois, nous allons nous concentrer entièrement sur son histoire prémoderne, dans le but de formuler le concept de développement combiné dans les termes plus généraux que nous recherchons.

L'origine de la formation de l'État russe remonte au IX^e siècle, lorsque des marchands scandinaves – les « Rus » – parcourant les routes commerciales maritimes entre la Baltique et Constantinople étendirent leur règne sur les tribus slaves de l'est qui occupaient les environs. Centrée autour de Kiev, l'orientation externe de cet État original se dirigeait vers Constantinople. C'est là que pendant l'été on échangeait les esclaves et le surplus de tributs collecté durant l'hiver. C'est ce lien – qui inclut l'adoption du Christianisme orthodoxe, de l'alphabet cyrillique et du droit commercial byzantin – qui incorpora Kiev dans la conception stratégique élaborée de la diplomatie byzantine. Toutefois, des divisions internes, des prédations nomades et le réaménagement des routes marchandes byzantines après les Croisades menèrent à une désintégration politique. Lorsque les Mongols conquièrent finalement Kiev en 1240, ses terres se fragmentaient déjà en une douzaine de principautés en compétition les unes avec les autres. Les mouvements coloniaux vers les zones forestières plus sûres du nord-est établirent un nouveau centre de gravité en Moscovie. État vassal de l'empire mongol, la Moscovie était maintenant en concurrence avec deux autres légataires de Kiev dans le rassemblement des terres russes. Cette lutte à trois – entre la cité État semi-républicaine de Novgorod, le féodalisme aristocratique de la Lituanie et l'autocratie fortifiée des Mongols de Moscovie – arriva à son terme lors de la défaite lituanienne en 1677. À partir de ce moment, comme le mentionne Theodor Shanin, « la Moscovie était la Russie⁴¹ ». La Russie, par ce même processus d'interaction et d'expansion vers l'ouest, se trouvait maintenant exposée à un ensemble de pressions et d'influences complètement différent – celles émergeant de sa participation de plus en plus importante dans le développement inégal de l'Europe absolutiste – qui atteindrait un premier paroxysme lors de l'importation de modèles militaires et gouvernementaux sous Pierre le Grand.

Ce petit compte rendu met délibérément de l'avant l'aspect « externe » du développement russe. Le but, toutefois, n'est pas d'arguer pour un *Primat der Außenpolitik*, mais plutôt de se concentrer sur la nature intellectuelle du défi : comment, exactement, concevoir ces déterminations interso-

41. Theodor Shanin, *Russia as a « Developing Society ». The Roots of Otherness: Russia's Turn of Century*, New Haven, Yale University Press, 1985, p. 15.

ciétales ? Le concept de développement combiné doit maintenant répondre à cette question.

La première étape semble assez simple – le cours du développement russe était « combiné » au sens où il se trouvait causalement intégré, à chacun de ses points, dans un champ social plus large de modes de développement en interaction. Les constellations changeantes de ce dernier remaniaient constamment les conditions d'existence (externes) russes : tout comme la Russie venait elle-même constituer un élément dynamique des conditions d'existence externes pour ces autres instances de développement. Les conditions, l'étendue territoriale, et même la survie de la Russie (des éléments d'une importance évidente pour la sociologie de son développement) dépendaient toujours de façon contingente de la gestion de ces facteurs externes. Bien que géopolitiques, ceux-ci n'étaient pourtant pas des déterminations supra-sociologiques. Au contraire, ils étaient des conséquences particulières, dans ce cas particulier, d'un phénomène sociologique général – l'inégalité (et donc la multiplicité diverse) du développement même.

C'est toutefois pour la même raison qu'on ne peut comprendre ces conséquences en extrapolant à partir d'une quelconque « analogie domestique » de causation sociale. Hedley Bull a formulé le problème correctement : le raisonnement analogique procède par l'assimilation des propriétés d'une chose à celles d'une autre, plutôt que par la tentative de saisir ces dernières en elles-mêmes⁴². Il avait également raison d'arguer que la nature de la causalité intersociétale inclut des caractéristiques spécifiques qui nécessitent une analyse spécifique – même si à ce moment, dans un style réaliste classique, il fit l'erreur d'inférer l'autonomie à partir de la spécificité. Il n'en demeure pas moins que la mise en garde de Bull nous aide à clarifier la prochaine étape de notre exercice : nous devons identifier ce qui rend cette causalité intersociétale sociologiquement distincte.

Retournons pour un moment à l'an 1400 et essayons d'imager la texture plus étendue du développement combiné en tant que tout géographique (eurasien). Sa trame causale semble à première vue s'apparenter à une courtepointe liant une série de constellations régionales de développements inégaux. À l'intérieur de chacune des pièces de la courtepointe (comme celle de la Russie et de ses voisins), les membres externes paraissent interagir directement sur les marges d'autres constellations adjacentes, cousant les pièces ensemble. En 1400, la Moscovie n'était pas impliquée directement dans la géopolitique régionale de l'Europe centrale, du Moyen-Orient ou de la

42. H. Bull, « Society and Anarchy in International Relations », *op. cit.*, p. 45.

Chine. Toutefois, elle était constamment en rapport avec des voisins qui l'étaient par ses interactions avec la Lituanie et la Horde d'Or.

Ce point de vue (avec les « pièces » conçues comme à la fois distinctes et interconnectées) nous permet de saisir une chose souvent mise de l'avant par les historiens du monde. Les effets se propagent de façon sérielle à deux constellations ou plus, accumulant de la force ou se dispersant, changeant souvent de forme au fil de leur parcours, affectant indirectement des arrangements sociaux dont les membres n'ont rien à voir avec la genèse du processus causal. L'impact géocommercial des Croisades déséquilibra le développement de Kiev bien qu'il n'y eût pas de rapport direct entre les deux. Même s'il n'y eût pas d'autres liens directs entre eux, l'assaut de Timur sur la Horde d'Or aida grandement la Moscovie à se défaire de la domination mongole. Plus tôt, l'unification mongole des communications est-ouest avait créé de façon non intentionnelle le pont épidémiologique qui amena la peste bubonique de l'Himalaya jusqu'à l'Europe occidentale⁴³. Encore plus tôt, les luttes chinoises contre les barbares du Nord déclenchèrent une onde de choc qui se propagea à travers les « relations en chaîne » de la steppe et qui joua un rôle dans la destruction de Rome⁴⁴.

La métaphore de la courtepointe nous permet donc d'avancer. Elle nous aide à imaginer un mode causal inégal, mais continu, sans centre visible. Avec les suppositions causales déjà décentrées ou multipolarisées à l'intérieur même de chaque pièce, il devient plus facile de concevoir comme doublement intrinsèque au développement social cette condition particulière d'interdépendance causale latente ou active dans laquelle, comme le notait Waltz, « la stratégie de chacun dépend de la stratégie des autres⁴⁵ ».

La métaphore, toutefois, arrive bientôt à son point de rupture. D'une part, on ne trouve nulle part le centre causal du développement combiné dans son ensemble. D'autre part, il est partout. Chaque membre de chaque constellation, conçu de cette façon, est lui-même le centre de sa constellation unique d'entités, et ce, même lorsqu'il occupe simultanément un éventail de positions différentes dans les constellations différentes de chacun de ses voisins. Non seulement la courtepointe n'a pas de centre : on ne peut même pas en imaginer le motif à partir d'un point de vue unique. Cet effet causal de dispersement est ensuite recomposé si l'on ajoute la dimension du temps : on y voit émerger différentes « pièces » de différentes tailles, elles se reconfigurent, changent de coordonnées et se dissolvent, en accord avec la montée et

43. William McNeill, *Plagues and Peoples*, New York, Anchor Press, 1976.

44. J. Hawkes, *The Atlas of Early Man*, op. cit., p. 213.

45. Waltz citait un autre auteur dans Kenneth Waltz, *Man, the State and War: A Theoretical Analysis*, New York, Columbia University Press, 1959, p. 201.

le déclin (spatiotemporellement inégaux) des « puissances » dans différentes parties du monde.

Une causalité « multi-perspective », identifiée par John Ruggie⁴⁶ comme une nouveauté « postmoderne » de la formation étatique contemporaine à l'intérieur de l'Union européenne, est donc en fait une propriété intrinsèque du développement social en tant que processus historique général – que les RI, traditionnellement, traduisent en tant que phénomène structurel de « l'anarchie ». Toutes les conséquences particulières — causale, éthique et cognitive – de la multipolarité, elle-même réifiée par le réalisme en une zone autonome de déterminations géopolitiques, découlent en fait de cette dimension stratégique du développement combiné.

Ces trois éléments de la causalité intersociétale – « courtepointée », sérielle, décentrée – trouvent sans doute leurs équivalents dans l'inégalité intérieure du développement social. Ces équivalents, toutefois, opèrent sous une forme d'organisation politique supérieure – État ou autre — qui régule, interrompt et limite le jeu libre de leurs effets. Dans la dimension intersociétale, il n'y a pas d'agence supérieure ; ces effets opèrent dès lors de façons qui sont régulées uniquement par les mécanismes qui émergent de leur caractère décentré particulier. L'équilibre, le suivisme (bandwagoning) et les autres formes de manœuvre géopolitique peuvent avoir lieu ou non, selon les impératifs diplomatiques variables de l'avantage ou de la survie. En tous les cas, l'« ordre » intersociétal est une propriété émergente, autopoïétique, de la reproduction sociale.

Les réalistes le disent depuis longtemps : cette circonstance distingue radicalement non seulement la géométrie causale des relations intersociétales, mais aussi leur composition « chimique ». En l'absence d'une instance supérieure contrôlant l'escalade des moyens déployés, la menace ou l'usage de la violence accompagnent ces relations de façon chronique, les teintant de la tension spéciale d'un problème de « sécurité » toujours présent. La violence n'est pas la seule pratique sociale transfigurée de cette manière : les ambiguïtés du droit international en tant que droit ; la monnaie, mesure de la valeur, soudainement ramifiée en « monnaies » (monies) dont les valeurs mutuelles tournoient ; la qualité homogénéisante et inclusive de « l'identité nationale », renversée en un principe d'exclusion et d'altérité : toutes ces dernières sont des manifestations de « la différence internationale » – les propriétés sociologiques additionnelles que prennent les activités constitutives

46. John Ruggie, « Territoriality and Beyond: Problematizing Modernity in International Relations », *International Organization*, vol. 47, n° 1, 1993, p. 139-174.

de la vie «intérieure» lorsqu'elles refont surface sur le plan des relations intersociétales.

Du point de vue de «l'analogie domestique», de tels phénomènes prouvent l'incomplétude de l'international en tant que sphère de la vie sociale. Ses problèmes demeurent en attente de solutions provenant d'une transplantation d'arrangements contractuels en provenance de la sphère «domestique». Du point de vue du développement combiné, en contraste, ils complètent la définition architectonique du «social» même, reflétant la dimension stratégique du développement qui surdétermine son caractère «domestique» de manières qui ne peuvent découler d'aucune conception singulière de la société.

Rendons aux réalistes ce qui leur est dû. L'expression de «société anarchique» de Bull pourrait très bien rendre ceci si elle ne contenait pas le bagage habituel de réification. Waltz aussi a eu raison d'insister sur la signification de ce que les relations internationales, à partir de cette circonstance, donnent à penser. Le grand échec des critiques antérieures du réalisme (la mienne y compris) est d'avoir procédé généralement en essayant de minimiser l'importance, de contester ou même de conjurer cette dimension stratégique, plutôt que d'en saisir et d'en décoder le contenu à l'intérieur d'une définition authentiquement sociologique de l'international. En ce sens, les réalistes ont en fait été les gardiens du sceau de l'international – même s'ils l'ont, en l'occurrence, gardé scellé – et ce malgré la frustration constante des voix critiques.

Le développement russe était combiné dans un second sens, celui-ci bien connu des étudiants de sociologie historique en RI : l'interdépendance non seulement des événements, mais aussi des structures de la vie sociale, matérielle et culturelle. La reproduction quotidienne de la société russe, sous une forme ou une autre, s'accomplissait toujours en partie à travers des relations institutionnalisées qui s'étendaient bien au-delà de la Russie même, l'intégrant dans une sphère régionale d'ordre politique, de systèmes culturels et de divisions matérielles du travail. Le commerce avec Constantinople n'était pas seulement une activité «externe» de l'État de Kiev. C'était une courroie qui articulait le pouvoir princier à l'intérieur. Le dépérissement de ce commerce entraînait nécessairement une reformation qualitative de l'État. Avec le temps, l'axe géographique et la forme sociale de cette intégration changèrent de façon répétée – de l'incorporation dans les structures politiques de la domination mongole, à la projection de la suzeraineté aux terres du Christianisme orthodoxe, jusqu'au développement des liens occidentaux avec l'Europe absolutiste et la société capitaliste naissante en Angleterre.

Finalement, le développement combiné comporte une troisième dimension, plus profonde, qui se révèle si l'on ajoute une optique diachronique à l'instantané synchronique que nous avons utilisé pour survoler le monde de l'an 1400. À chacune des étapes de son chemin, et en tant que résultat des relations stratégiques et reproductives décrites ci-haut, la formation sociale russe en évolution était un hybride, un amalgame changeant de structures « internes » et préexistantes de la vie sociale et d'influences sociopolitiques et culturelles « externes ». Des Vikings au nord jusqu'à Byzance au sud, des Mongols à l'est jusqu'à l'Europe à l'ouest, une succession de pressions (et d'opportunités) externes provenant de formes culturelles très variées ont toutes laissé leur marque sur la forme interne de l'État russe. En ce sens, le développement combiné n'est pas quelque chose qui est arrivé à la Russie ; il n'y a jamais eu de Russie « précombinaison ». Au contraire, le développement combiné nomme la texture intersociétale et relationnelle du processus historique qui a été le théâtre de la cristallisation et de l'accumulation des significations changeantes du terme « Russie ».

Si ce qui précède ne s'appliquait pas seulement à la Russie, mais à toutes les sociétés connues, quelles seraient les conséquences pour la théorie sociale ? Après tout, chaque société durable – si nous procédons à une avance rapide de la reprise de sa vie historique comme nous l'avons fait pour la Russie ci-dessus – révèle une texture interactive équivalente à même sa constitution historique. « Toutes les sociétés humaines pour lesquelles nous possédons des archives sont “secondaires”, et en effet elles sont souvent tertiaires, quaternaires ou centenaires⁴⁷. »

La conséquence, ici, serait la suivante : il faudrait abandonner, sur le plan théorique le plus profond, toute notion de la constitution d'une société qui serait analytiquement préalable à son interaction avec d'autres sociétés. En effet, « en réalité, les particularités nationales » qui semblent exister préalablement aux relations internationales et donc les gouverner, sont elles-mêmes, dans chacun des cas, non pas des essences préinteractives, mais plutôt « une combinaison originale des éléments de base du processus mondial⁴⁸ » du développement humain – c'est-à-dire, de son caractère inégal et combiné.

« Les sauvages abandonnent tout d'un coup leurs arcs et leurs flèches pour les remplacer par des fusils, sans parcourir le chemin qui a séparé ces deux armes dans le passé⁴⁹. » Dans le même ordre d'idée, Hawkes observe qu'après son invention aux alentours de l'an 1600 av. J.-C., le chariot léger à roue rayonnée « s'est répandu parmi les puissances à une vitesse telle que

47. E. Wolf, *Europe and the People without History*, op. cit., p. 76.

48. Léon Trotsky, *The Permanent Revolution and Results and Prospects*, Londres, New Park Publications, 1962, p. 23.

49. L. Trotsky, *The History...*, op. cit., p. 5.

la ligne tracée sur leur histoire est synchronique⁵⁰». Ces exemples militaires laissent entrevoir la formule d'une caractéristique plus générale du développement (combiné). Les accoutrements culturels de l'écriture, de l'Orthodoxie et du droit commercial n'ont pas évolué de façon endogène à Kiev, en retraçant les histoires variées de leur développement original tel qu'il s'était produit ailleurs. Ils ont été pris, tout fait, de Byzance (qui était elle-même une protubérance hybride d'influences gréco-romaine et asiatique) qui les exportait selon ses propres intérêts stratégiques. Transplantés de cette façon, ils ont aidé à incorporer Kiev au système diplomatique byzantin. Mais ils sont également devenus le point de départ d'un processus de développement différent qui a à la fois altéré et protégé Kiev au-delà du déclin de Byzance.

Ce phénomène – dans lequel les résultats d'une instance de développement social s'immiscent dans les conditions d'une autre – émerge directement des pressions et des opportunités de l'existence intersociétale. Universel sur le plan sociologique et continu sur le plan historique, il surdétermine partout la nature empirique du développement. Par conséquent, on peut découvrir ses effets à peu près partout où l'on choisit de les chercher. « Ce livre », nous dit Ponting à ce sujet :

est écrit en anglais, une langue principalement germanique dérivée de l'impact des Anglo-Saxons il y a quelque 1500 années, mais contenant aussi des éléments très forts de français et de latin... C'est une écriture alphabétique inventée par les Phéniciens du Levant il y a environ 3000 ans, qui dérivait elle-même d'une multitude de sources... [Les pages comportent des nombres arabes] bien qu'elle fût d'origine indienne, tout comme l'idée d'emplacement positionnel. Le livre est imprimé sur du papier, qui est une invention chinoise⁵¹...

Tout comme lors de notre discussion préalable, où nous avons établi la diversité sans fin des formes de développement, nous faisons face ici encore à un élément de la réalité sociale – son caractère intrinsèquement synthétique, combiné – qui est tellement évident sur le plan empirique que sa signification théorique est, à première vue, floue. Toutefois, elle se clarifie rapidement si nous nous demandons simplement : en quoi consisterait une méthode d'explication sociologique pouvant aborder adéquatement cette texture synthétique de la réalité sociale ? On aperçoit la réponse à l'œuvre dans une note tirée d'un des cahiers de notes de Trotsky. Quelle signification sociale et historique pouvait-on donner, se demandait-il, au fait que le chef de police tsariste (S. V. Zubatov, 1864-1917) avait lui-même organisé des syndicats dans les usines russes ? La réponse de Trotsky s'étendait au processus historique

50. J. Hawkes, *The Atlas of Early Man*, op. cit., p. 117.

51. Clive Ponting, *World History: A New Perspective*, Londres, Pimlico, 2001, p. 10.

moderne en tant qu'ensemble accumulateur et interactif; allant et venant, sa réponse tissait une formule dialectique, compressée à la manière d'un haïku :

Zubatovshchina Monarchie + réformes sociales
Empruntée de Bismarck et Napoléon III,
un pressentiment du fascisme,
mais tout ceci dans un style véritablement moscovite.

Et pourtant, si d'un côté on ne peut concevoir cette dimension « sociétale » de la réalité comme antérieure, analytiquement parlant, à la dimension « intersociétale », d'un autre côté toute tentative de renverser cette « priorité » aboutit à l'idée sans queue ni tête d'une réalité intersociétale qui serait préalable aux sociétés. On doit donc conclure ce raisonnement en affirmant que les deux sont analytiquement contemporains. Par le fait même, on doit formuler la définition de la théorie sociale de façon à ce qu'elle puisse, d'une certaine manière, incorporer l'intersocial à même le social. Donc, en fait, toute théorie sociale qui ne fait pas cela court le risque d'être une fausse abstraction « des connexions réelles et du caractère consécutif d'un processus vivant⁵² ».

À cette étape, nous devrions expliquer clairement ce que cette discussion du développement combiné a ajouté à notre argument général. La « loi » même – les sociétés n'existent pas en isolement les unes des autres – découle directement de la prémisse antérieure de l'inégalité. Pourtant, comme nous l'avons vu, son opération approfondit et multiplie les implications de cette dernière – suffisamment en fait pour qu'une définition sociologique de « l'international » soit maintenant à notre portée. Trois étapes majeures nous ont menés jusqu'ici.

Nous avons amorcé cette section en affirmant que les relations intersociétales proviennent du social : d'un point de vue stipulaire parce qu'elles font partie des conditions de reproduction de toute société, et ontologiquement parce qu'elles ne peuvent avoir d'autre source que les conjonctions concrètes du développement inégal même.

Deuxièmement, nous avons noté que ces relations intersociétales exhibaient néanmoins des caractéristiques distinctives – la « différence internationale ». Nous avons pu définir cette différence sociologiquement non pas par analogie, mais en poussant plus avant les implications théoriques de l'inégalité : « l'anarchie », une qualité conçue plus tôt comme latente dans l'inégalité, s'activait maintenant sur un éventail de dimensions socioculturelles par le corolaire du développement combiné. C'était là la clé pour l'extension et

.....
52. *Ibid.*, p. 77.

la transfiguration simultanée des phénomènes sociologiques (violence, loi, monnaie, identité, etc.) vers le domaine intersociétal.

Finalement, à l'aide d'une réflexion sur le caractère dynamique et synthétique de la réalité sociale tissée de cette manière, nous avons abordé non seulement le problème de ce qu'est l'international, mais aussi le problème d'où est l'international. Nous avons trouvé qu'il ne subsiste pas à un niveau « au-dessus », ni dans un espace « entre », les sociétés, mais, plutôt, dans une dimension de leur être qui coupe au travers chacun de ces « lieux » et parvient simultanément à l'intérieur de la constitution « domestique » de ces sociétés. C'est peut-être cette propriété glissante et transversale qui l'a toujours rendu si difficile à saisir.

Ce troisième résultat, qui a pour effet de soudainement faire apparaître l'international « partout », pourrait sembler nous condamner, au dernier moment, à formuler une définition tautologique. Toutefois, en tenant compte des deux premiers résultats déjà en place, quelque chose de différent s'ensuit. Bien qu'en effet elle fasse s'effondrer la fausse distinction (ontologique) entre le « domestique » et l'international, elle laisse néanmoins intacte une distinction réelle (sociologique) qui en découle. Cela peut se formuler comme suit.

Ce que nous appelons l'international émerge d'une caractéristique intrinsèque du développement social en tant que phénomène transhistorique – sa multilinéarité et son interactivité internes. Il ne s'agit pas d'une caractéristique propre aux relations intersociétales. Toutefois, si on la considère sociologiquement, elle a toujours eu pour conséquence de constituer à la fois la particularité, et en effet l'existence même de l'international (au sens traditionnel) : pour des raisons que nous avons tirées plus tôt de l'inégalité du développement, le monde social humain, tout au long de son existence historique et nonobstant la nature des sociétés qui le composent, s'est toujours déployé, au sommet politique de la reproduction sociale, en un champ latéral de différence interactive et de multiplicité.

On ne peut jamais détacher complètement l'international des autres dimensions de la réalité sociale, et pourtant on ne peut jamais le réduire complètement à celles-ci. On doit par conséquent définir l'international d'une manière qui puisse saisir sa qualité transversale tout en étant en mesure d'identifier le trait distinctif de ce champ au sein duquel il « advient ». En ce sens, les assertions de « l'autonomie des relations internationales⁵³ » sont aussi stériles que les arguments de « l'analogie domestique » qui les causent. En fait, ce que nous devons dire de ce champ, c'est que – au contraire – c'est

53. Hedley Bull, « Society and Anarchy in International Relations », *op. cit.*, p. 36.

ici, et ici seulement, que les attributs sociologiques de la multilinéarité et de l'interactivité submergent la logique unificatrice et coordinatrice de la politique de leurs déterminations plurielles. Les conséquences de cela s'étendent bien au-delà de la zone délimitée de n'importe quelle déclaration d'« autonomie » ; elles se répandent, comme nous l'avons vu, partout dans le tissu même du social. En ce sens, le réalisme n'a pas su pleinement saisir la signification de sa propre catégorie centrale : l'anarchie. En fait il l'a radicalement sous-estimée.

En contraste, en faisant découler l'existence de ce champ de caractéristiques génériques de la reproduction sociale, l'idée de Trotsky maîtrise cette dualité de l'international qui, sinon, demeure insurmontable – simultanément un champ d'action distinctif et une propriété plus générale et transversale de la réalité sociale. En ouverture, nous avons laissé implicite cette dualité dans notre description de l'international – « cette dimension de la réalité sociale qui émerge spécifiquement de la coexistence en son sein de plus d'une société ». Nous pouvons maintenant remplacer cette définition par une « définition conceptuelle » plus explicite qui, comme le postule Weber, ne peut se formuler qu'à la fin de l'analyse⁵⁴ : l'international, simplement, et dans les deux sens, n'est que l'expression la plus élevée du développement inégal et combiné. C'est sa définition sociologique.

Une telle définition clarifie comme suit le problème de la sociologie historique pour les RI. Le développement social est une totalité différenciée. (Ainsi parla la « loi de l'inégalité ».) Comme cette différenciation est intrinsèque, il en résulte que la condition d'être un fragment interrelié d'un tout plus large est effectivement universelle dans les sociétés humaines ; en retour, les conséquences pratiques et existentielles de cette condition entrent directement, et en principe, dans leur constitution relationnelle continue. (L'inégalité « fait émerger » le développement combiné.) Le fait de l'inégalité infuse donc de ses conséquences la nature de la causalité sociale même, et ce d'une manière radicale. La dimension « anarchique » de la causalité sociale qui en résulte ne peut – en principe – découler d'une notion de « société » conçue implicitement au singulier ontologique. C'est ici que la théorie sociale rencontre le problème de « l'analogie domestique ». Et pourtant, que voit-on ici ? Simplement que dans le duel méthodologique entre les explications sociologique et géopolitique, une fausse abstraction en a généré une autre. En effet, c'est seulement dans le contexte d'une abstraction faussement singulière de la « société » que l'anarchie fut d'abord immunisée contre les définitions sociologiques. Ce problème est maintenant derrière nous.

54. Max Weber, *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, Londres, Unwin Paperbacks, 1985, p. 47-48.

Pourtant, un problème encore plus épineux pourrait bien se trouver devant nous. Pendant que nous étions occupés à définir les significations variées de « inégal » et de « combiné », nous avons permis à un concept beaucoup plus controversé – « développement » – de rester, sans définition appropriée, au cœur de chacune de ces significations. Historiquement, ce concept a constitué un repère privilégié pour l'erreur téléologique et le préjugé ethnocentrique. Nous devons maintenant remplir un espace laissé dangereusement vide dans l'exercice de reconstruction conceptuelle.

Développement

Selon ce que nous en savons, l'homo sapiens n'a pas changé de façon significative en termes évolutionnistes depuis l'extinction de la dernière des autres branches majeures du gène homo il y a environ trente mille ans. S'il est donc vrai qu'« il y a dix mille ans, tous les hommes étaient des chasseurs⁵⁵ », il est aussi vrai que ces chasseurs étaient déjà des êtres humains biologiquement « modernes ». Il en découle que les différences qui séparent les formes et les conditions de la vie sociale humaine contemporaine de ce qu'elles étaient à cette époque doivent être principalement de nature sociohistorique.

Nul besoin d'employer des affirmations téléologiques pour noter que durant cette période, ces conditions sociales générales ont en effet subi plusieurs grands changements – changements qui s'expriment dans leur sens le plus large par l'existence au fil du temps de formes de sociétés fondamentalement différentes. En effet, les sociétés de chasseurs-cueilleurs, agraires, et industrielles ont prédominé dans l'histoire humaine au cours de périodes chronologiquement successives. La culture agricole et la première civilisation (8000-5000 av. J.-C.) émergèrent seulement après plusieurs millénaires de sociétés de chasseurs-cueilleurs⁵⁶. L'émergence des sociétés industrialisées suivit quelque 10 000 ans plus tard. Les historiens du monde sont d'accord sur ces points.

S'agit-il ici d'une succession simplement chronologique? Sans rien imputer de causal ou de normatif, y a-t-il des dimensions descriptives de différence parmi ces types généraux de société que leur succession dans le temps historique trace également comme un mouvement cumulatif? La réponse générale est ici aussi sans controverse. Personne ne conteste que ces trois types de sociétés se distinguent – chacune de celle qui la précède – par des augmentations de nature « étagée-nivelée » dans la transformation productive de la nature, l'orchestration du pouvoir social et la rationalisation culturelle des

55. C. S. Coon, *The Hunting Peoples*, op. cit., p. 13.

56. Clive Ponting, *World History a New Perspective*, Londres, Pimlico, 2002, p. 38-76.

formes de savoir. Par conséquent, il y a, empiriquement, une séquence dans le temps historique où placer les types de société humaine qui ont émergé successivement, chaque type à un niveau « plus haut » que le précédent sur une échelle linéaire ascendante tracée à l'intérieur de chacune de ces trois dimensions comparatives abstraites. Il y a en d'autres mots, et à un niveau très général, un référent historique réel au terme « développement ».

Rousseau n'est certainement pas le seul à affirmer que chaque étape de la séquence comporte son lot de pertes sur le plan du bonheur humain, tout comme des gains. Trotsky lui-même décrit à un certain moment les humains comme « ces singes sans queue et malicieux qui sont si fiers de leurs réussites techniques⁵⁷ ». Aussi fermement ancré qu'il soit, le fait sociohistorique du développement ne donne aucun appui automatique à une idée de « Progrès » teintée de normativité. Toutefois, pour autant que ces étapes ont prolongé des potentialités qui sont, en termes évolutionnistes, communes à tous les humains et uniques à l'humanité en tant qu'espèce, il semble raisonnable de décrire leurs résultats accumulés comme « développement humain ». Le cours particulier effectivement emprunté par le développement n'est certainement pas le seul qui aurait pu se produire. Nous ne pouvons lui attribuer une continuité causale générale, puisqu'il a une histoire ébréchée et spatiotemporellement discontinue. Nous n'avons même pas besoin de supposer que ce cours de développement ou quelque chose s'en approchant devait se produire. Il demeure toutefois qu'un cours en particulier s'est réellement produit. Dans tous les cas, les tentatives de se passer du terme « développement » laissent place ensuite à sa réinvention sous un nom différent.

En ce qui concerne l'argument en cours, cependant, il y a une raison plus importante de ne pas se débarrasser du terme. Dans un registre différent, le « développement » laisse entendre l'idée de processus de changement directionnel dans le temps que l'on peut théoriser à l'aide d'une analyse des propriétés causales de structures particulières de relations sociales. Si l'on abandonne l'idée de développement en ce sens, nous abandonnons aussi le discours de la sociologie historique, puisqu'il s'agit ici du pilier méthodologique soutenant l'idée que la sociologie puisse jouer un rôle dans l'explication historique.

Ayant circonscrit ce second sens analytique, nous devons maintenant le défendre. Dans un ouvrage remarquable intitulé *Social Change and History*, Robert Nisbet a trouvé ses points faibles et en a fait une embuscade intellectuelle aux proportions impressionnantes. En effet, si les postulats de « l'inégalité » et du « combiné » ne peuvent protéger ce second sens contre

57. Léon Trotsky, *My Life: An Attempt at an Autobiography*, Harmondsworth, Penguin, 1975, p. 427.

son assaut, il s'en suivra que notre reconstruction de l'idée de Trotsky tombera finalement devant des problèmes non résolus plus généraux de nature scientifique et sociologique. En gros, il nous faut maintenant substantifier les présuppositions méthodologiques de la sociologie historique.

Les origines de l'idée occidentale de développement, propose Nisbet, remontent au concept grec de *physis* (croissance), qui, métaphoriquement, assimilait le cycle de vie des sociétés à celui d'organismes biologiques, chaque espèce ayant sa propre « nature » qui se déroulait – sans interruptions – pendant la vie de ses membres selon une séquence de stades donnée⁵⁸.

Bien sûr, il était entendu qu'en réalité, plusieurs choses pouvaient interrompre ce déroulement, ou encore le faire fléchir de sa trajectoire naturelle de changement (ce qui, de façon générale, se produisait). Toutefois, la contingence et la variété de ces externalités les rendaient résistantes à – et les plaçaient même ultimement hors du propos de – la théorisation de la causalité immanente du développement. Comme le dit Aristote : « [une] science de l'accidentel », et c'est ce que ces externalités représentent du point de vue d'une logique immanente du développement, « n'est pas possible »⁵⁹. Aristote procédait donc à une distinction de principe entre le développement et l'histoire ; entre ce qui peut être généralisé et ce qui ne peut pas l'être ; entre ce qui est logiquement conséquent et ce qui est empiriquement fortuit ; en gros, entre nécessité théorique et événements historiques.

Selon Nisbet, Aristote savait ce qu'il faisait lorsqu'il opéra cette rupture épistémologique entre le développement conçu comme un processus théorisable et l'histoire vue comme une suite d'événements non théorisables. La même remarque s'applique aussi à plusieurs de ses successeurs des XVIII^e et XIX^e siècles qui placèrent cette distinction au centre de leurs propres constructions de l'histoire « théorique », « naturelle » et « conjecturale » du développement – l'*histoire raisonnée*, selon ses appellations diverses⁶⁰. Aristote et ses successeurs ont néanmoins tendu un piège dans lequel les théories du développement du XX^e siècle allaient par la suite tomber – un piège qui, selon Nisbet, découle ultimement des exigences conceptuelles de l'idée métaphorique même du développement. Pourquoi en est-il ainsi ?

Pour qu'un concept de développement passe d'une simple description à une méthode historique explicative, nous devons raffiner l'idée de changement directionnel dans le temps que nous avons tenté de substantifier plus tôt.

58. Robert Nisbet, *Social Change and History: Aspects of the Western Theory of Development*, Londres, Oxford University Press, 1969, p. 21.

59. *Ibid.*, p. 39.

60. *Ibid.*, p. 157 (en français dans le texte).

Premièrement, la source de ce changement doit découler de propriétés causales intrinsèques à la « nature » du phénomène. (Marx fait donc découler des « tendances organiques » de développement capitaliste à partir de la structure unique de relations sociales compétitives qui définissent le capitalisme ; à partir de sa « nature » sociologique.) « En fait, l'immanence est l'attribut central de la théorie de l'évolution sociale dans son ensemble⁶¹ ».

Deuxièmement, pour expliquer le mouvement de ce changement par l'idée d'un processus développemental, il faut montrer que chacune des étapes qui le composent à la fois émerge de son prédécesseur et crée les conditions causales de l'émergence de son successeur. Cela forme la doctrine de la continuité, formulée dans le dictum de Leibniz, *natura non facit saltum* – la nature ne fait pas de bonds.

Finalement, pour aller au-delà des abstractions philosophiques, il faut postuler le développement comme une chose physique, mentale, biologique ou sociale. C'est-à-dire qu'il doit spécifier une « entité persistante » qui subit la « succession des différences dans le temps⁶² » qui composent le processus de changement développemental émergeant de sa nature.

Immanence, continuité, persistance : c'est étrangement avec la dernière et en apparence la plus simple de ces exigences que les prétentions explicatives d'une théorie sociale développementale commencent aussitôt à se dénouer. Après tout, en quoi consiste le sujet empirique du processus du développement social ?

D'une part, s'il s'agit d'une société individuelle concrète, Nisbet nous rappelle qu'en aucun cas la forme empirique de son existence historique générale ne peut découler seulement de ses déterminations internes. « Supposer que » l'histoire d'une société « est littéralement contenue à l'intérieur de l'aire ou du peuple unique qui nous intéresse... est bien sûr absurde⁶³. » En effet, dans ce qui pourrait bien être une exagération de son argumentaire, mais qui néanmoins clarifie sa nature, Nisbet argue qu'« un changement significatif est en grande partie le résultat de facteurs non développementaux, c'est-à-dire, de facteurs inséparables d'événements externes et d'intrusions⁶⁴ ». En fait, ces externalités intrusives falsifient la théorie du développement, plutôt que de simplement y apporter des qualifications inoffensives (parce que contingentes et non généralisables). Si leurs formes et leurs impacts sont en effet contingents et non généralisables, leur existence ne l'est pas.

.....
61. *Ibid.*, p. 170.

62. *Id.*

63. *Ibid.*, p. 240.

64. *Ibid.*, p. 280.

Ce qui est essentiel à la compréhension du changement, ce n'est pas un type unique d'événement. C'est l'événement lui-même : l'intrusion, l'impact, l'empiètement sur un mode de comportement social d'une force qui ne peut, par sa nature, découler de ce même mode de comportement⁶⁵.

En d'autres mots, l'« externalité » est essentielle à la texture causale du processus historique que de telles théories affirment avoir saisi dans leur propre structure logique interne. Cette affirmation est fausse.

Tout cela pourrait sembler bénéfique à notre propre argument. Après tout, on confirme ici la signification théorique de l'international en tant que dimension du processus historique. Toutefois, le piège est maintenant bien tendu.

D'une part, que se passe-t-il si nous essayons (et nous avons essayé) de contourner ce problème en calibrant notre optique sur la « super-entité » du développement social humain dans l'ensemble, rendant par là tous les événements « internes » par définition ? La réponse de Nisbet est la suivante : le problème, simplement, se multiplie par le grand nombre de structures sociales auxquelles on doit maintenant imputer les trajectoires développementales (auto-contenues). En effet, non seulement ne prendrions-nous pas en compte le problème de base (la production d'externalités théoriques) ; nous le placerions maintenant définitivement au-delà de toute solution par l'augmentation exponentielle des couches de surdétermination interactives submergeant nécessairement tout déploiement résiduel de « développement ». Nisbet argue que c'est pour cette raison que lorsqu'on postule le développement comme celui de l'humanité dans son ensemble, le concept ne peut pas garder les pieds sur terre – il perd sa base empirique dans une « entité persistante » concrète. À la place, il se retire derrière une assemblée spéculative de « stades » classificatoires tirés de temps et de lieux multiples et non reliés. À la fin, une « humanité » hypostasiée préside tel un impossible sujet à un « processus historique » qui ne correspond pas au cours événementiel d'aucune société⁶⁶.

Lorsqu'il fait face au défi d'une explication historique concrète, on voit le concept classique de développement se déchirer entre ces trois exigences intellectuelles – immanence, continuité et persistance – exigences que l'on ne peut satisfaire à l'intérieur d'une rubrique explicative unique. La raison en est simple : « l'Histoire est, au sens substantif, plurielle. Elle est diversifiée, multiple, et particulière... Non seulement y a-t-il plusieurs histoires ; il y a aussi plusieurs chronologies, plusieurs temps... ».

65. *Ibid.*, p. 281.

66. Voir par exemple la discussion de Nisbet sur le « développement du transport » et le « développement de la guerre », *ibid.*, p. 197.

Il s'agit là d'une qualité ontologique de l'histoire humaine refoulée par le concept classique de développement et qui, avec toutes les déterminations interactives qui en découle, revient encore et toujours faire capituler les prétentions historiques de ce dernier. « Plusieurs histoires, plusieurs régions, plusieurs temps ! L'esprit est dépassé par la tâche de résumer tant de diversité à l'intérieur d'une formule ou d'une synthèse reposant sur l'empirique. Ça ne peut être fait⁶⁷... »

Le piège de Nisbet fonctionne à merveille. Mais il a tort s'il croit qu'il a pris au piège « la loi, comique et grave, du développement combiné » de Trotsky⁶⁸. Voyons où son argument nous mène.

« Nous nous tournons », dit-il avec raison, « vers l'histoire et seulement l'histoire si ce que nous cherchons ce sont les véritables causes, sources et conditions du changement manifeste de modes et de structures dans la société⁶⁹... ». Mais ce réflexe, comme il le sait sûrement, ne nous permet pas d'échapper aux concepts théoriques ; il constitue plutôt le moyen de discipliner et d'affiner ceux que nous avons déjà. Le remède à une méthode de sociologie historique défectueuse n'est pas l'abandon de la sociologie historique per se.

Si ce sont donc, comme l'affirme Nisbet, la multilinéarité et l'interactivité qui minent le concept existant de développement, nous devons nous demander comment lui imputer ces qualités. Contrairement à la supposition de Nisbet, l'impossibilité pratique de rassembler l'ensemble de l'histoire humaine n'empêche pas du tout la révision théorique requise par sa texture ontologique.

En gros, il y a une façon de réconcilier les trois exigences du concept de développement. Il s'agit de reconnaître – de postuler théoriquement – que la structure causale interne du développement en tant que phénomène historique est intrinsèquement à la fois inégale et combinée (que l'on utilise ces mots ou non).

Comme nous l'avons vu plus tôt, la prémisse de l'inégalité reconnaît que la « super-entité » de l'humanité en tant que sujet général du processus historique – un sujet qui a, après tout, une substance ontologique et empirique – est différenciée en son sein (à travers les dimensions de l'espace, du temps, du nombre et de la forme sociale, etc.). Le corollaire du développement combiné postule ensuite cette texture interactive, synthétique, qui – du point

67. *Ibid.*, p. 240-241.

68. *Ibid.*, p. 296.

69. *Ibid.*, p. 302.

de vue de n'importe quelle de ses parties — apparaît (pour tout concept unilinéaire de développement) sous la forme d'« externalités » perturbatrices.

Il s'ensuit, à l'intérieur de ce concept révisé de développement, que le dictum de Leibniz – la nature ne fait pas de bonds – ne tient pas, et ne peut pas tenir, sur le plan des parties. Peut-être inconsciemment, Trotsky évoque la même métaphore dans le but de la contredire – les sociétés sujettes au processus de développement combiné, répète-t-il, font en fait des « bonds » dans le cours de leur développement⁷⁰. Pourtant personne, pas même un Trotsky, ne croyait à des « événements sans cause », et c'est cela que Leibniz voulait, avec raison, exclure. Ce que Trotsky a vu, c'est plutôt que si l'on veut préserver la substance de la règle de Leibniz, il faut lui injecter une conception multilinéaire et interactive de la causalité historique.

Après tout, ce n'est que relativement au cours préalable du développement local qu'il s'agissait de bonds – au sens d'une manifestation de discontinuités non dérivables. Revues dans leur contexte plus large de développement inégal et combiné, toutefois, les chaînes causales pourraient être rétablies.

Comme Trotsky allait l'écrire plus tard dans une formulation qui aide à comprendre la signification de tout ceci :

Que la vie historique de chaque société se fonde sur la production ; que de la production émerge des classes et des groupements de classes ; que l'État soit un organe d'oppression de classe – ce n'était pas un mystère ni pour moi ni pour mes adversaires en 1905. À l'intérieur de ces limites, l'histoire de la Russie obéit aux mêmes lois que la France, l'Angleterre ou n'importe quel autre pays⁷¹.

De quelle façon opéreraient ces lois ? Quelle était la configuration particulière de la société russe ? Quel résultat développemental adviendrait donc en conséquence ? On ne pouvait répondre à ces questions de base de l'analyse sociale sans situer la société russe à l'intérieur du processus international de développement inégal et combiné (et de la garder là analytiquement : ce qui s'appliquait à sa formation historique s'appliquant également aux vecteurs de son développement continu).

En 1905, les adversaires de Trotsky pensaient que cette révision contredisait la méthode du matérialisme historique. Il se pourrait bien, en fait, qu'elle le complétât. Et cela ne s'applique pas seulement au matérialisme historique. L'absence de reconnaissance du rôle causal historique de l'international en a fait, comme l'a montré Nisbet, l'ennemi juré récurrent du concept de développement, alors qu'il était en fait devenu, dans la version

70. Voir par exemple ; Léon Trotsky, *The Permanent Revolution...*, op. cit., p.116-117 ; Léon Trotsky, *History...*, op. cit., p. 5 ; Léon Trotsky, *The Revolution Betrayed*, New York, Pathfinder, 1972, p. 89.

71. Léon Trotsky, op. cit., p. 347.

de Trotsky, la solution à quelques-uns des plus grands problèmes méthodologiques de ce concept.

Conclusion

Au départ, cet article a soulevé le problème de la sociologie historique en RI. Au cours du texte, la réponse est devenue trop longue pour la question. Tellement que nous devons maintenant, en conclusion, la laisser parler de sa propre voix – la voix de la théorie sociale.

« La société ne se compose pas d'individus, elle exprime plutôt la somme des interrelations, les relations à l'intérieur desquelles ces individus se trouvent⁷². » Cette affirmation d'une ontologie fondamentalement relationnelle est le premier principe de n'importe quelle méthode strictement sociologique : non seulement l'explication de la société, mais l'explication par la société.

Mais il ne s'agit pas là du seul principe. « Tout existe dans le temps, et l'existence elle-même est un processus ininterrompu de transformation ; par conséquent, le temps est un élément fondamental de l'existence⁷³... » Opérationnalisé, *inter alia*, dans les « construits développementaux » wébériens et l'analyse processuelle de l'accumulation capitaliste de Marx, ce second principe temporel était bien développé à l'intérieur de la tradition de la théorie sociale classique. Et il en avait besoin. Comme le note Philip Abrams⁷⁴, le seul fait que l'être de toute société s'étende (et change) dans le temps implique que toute sociologie doit être sociologie historique en un sens méthodologique fondamental. Mais quel principe, s'il y en a un, découle du fait que toutes les sociétés existent également en interrelation constitutive avec d'autres ? Il s'ensuit que les idéaux-types développementaux de la sociologie historique doivent adopter une conception de la causalité qui inclut une problématique de la différence, de la multiplicité et de l'interaction. Cela forme la conséquence méthodologique profonde, mais négligée, de l'« international » pour la théorie sociale.

Si la « sociologie » était seulement « l'étude de la société » ou des phénomènes sociaux en général ; si « historique » n'ajoutait rien de plus qu'une extension temporelle renvoyant dans le passé ; et si l'« international » ne dénotait qu'un élargissement équivalent pour couvrir les phénomènes opérants entre les sociétés – alors le titre de cet article serait injuste envers les travaux de grande valeur de « sociologie historique internationale » ainsi défi-

72. Karl Marx, *Grundrisse*, Harmondsworth, Penguin, 1973, p. 265.

73. Léon Trotsky, *The Age of Permanent Revolution: A Trotsky Anthology*, New York, Dell Publishing, 1964, p. 356.

74. Philip Abrams, *Historical Sociology*, Shepton Mallet, Open Books, 1982.

nie. Pourtant, lorsqu'on voit que ces trois mots contiennent les implications méthodologiques distillées ici, toute phrase qui les recombine – sociologie historique internationale – devient soudainement un défi théorique composite qui est si demandant qu'il devient difficile de penser à une théorie sociale existante dont on pourrait dire qu'elle en a satisfait les exigences. Ce défi exige en gros un cadre conceptuel qui, procédant de la structure relationnelle des sociétés comme explanans (sociologie), incorpore systématiquement la signification causale de leur interaction a-synchrone (international) dans une explication de leur développement et changement individuel et collectif dans le temps (historique).

Ça semble presque impossible – mais seulement si nous pensons que nous sommes à la poursuite d'une quelconque « théorie générale de tout », ou que nous sommes censés assembler tous les faits empiriques de l'histoire du monde. En fait, tout ce que ces trois exigences nous invitent à faire, c'est d'avoir une meilleure abstraction générale du processus historique, une abstraction qui – contrairement à l'abstraction singulière de la société ou à l'abstraction réaliste de l'anarchie – ne fasse pas fondamentalement violence à ce que nous savons de sa texture ontologique. C'est là ce que nous apporte le concept de développement inégal et combiné.

En comparaison avec cette vision du concept, on pourrait penser que d'affirmer que ce même concept peut également nous aider avec la méthodologie de la sociologie historique en RI relève de l'anecdote. Ce jugement serait toutefois erroné. Si notre raisonnement jusqu'ici a démontré quelque chose, c'est que les exigences intellectuelles de la théorie sociale et de la théorie internationale sont – et ont toujours été – les mêmes.

Traduit de l'anglais par Jonathan Martineau